

Rencontre navale dans la baie des Chaleurs : 1760

Gilles Proulx

Numéro 99, 2009

La guerre de la conquête

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, G. (2009). Rencontre navale dans la baie des Chaleurs : 1760. *Cap-aux-Diamants*, (99), 33–37.

RENCONTRE NAVALE DANS LA BAIE DES CHALEURS : 1760

PAR GILLES PROULX

Le 10 avril 1760, six bâtiments de commerce français et canadiens, cinq navires et une frégate d'escorte quittent Bordeaux à destination du Canada. Affrétés par le roi, les six bâtiments transportent des vivres, des munitions et quelque 400 hommes de troupe vers une colonie dont le principal établissement, Québec, est tombé, huit mois auparavant, aux mains de l'ennemi. Dirigée par François Chénard de la Giraudais qui commande la frégate le *Machault*, un voilier de 26 canons, l'expédition sort de la Gironde et essaie d'abord d'échapper à la Royal Navy qui fait le blocus de la côte française. Deux unités du convoi, le *Soleil* et l'*Aurore*, n'y parviennent pas. Arraisonnés les 12 et 17 avril, l'ennemi les conduit en Angleterre. Le 30 avril, un troisième bâtiment, la *Fidélité* connaît un sort plus tragique en faisant naufrage non loin des Açores. En entrant dans le golfe Saint-Laurent à la mi-mai, les trois autres bâtiments de l'expédition, le *Machault*, le *Bienfaisant* et le *Marquis de Malauze*, s'emparent d'un voilier anglais

et apprennent que des vaisseaux anglais les précèdent dans le fleuve Saint-Laurent.

La flotte française décide alors de se réfugier dans la baie des Chaleurs; elle s'y dirige en s'emparant de six ou sept petits bâtiments anglais. La nécessité de refaire les approvisionnements d'eau potable et de biscuits et le désir de faire parvenir des messages à Vaudreuil et Lévis les y poussent. Les voiliers français s'y retrouvent bien vite pris au piège par cinq bâtiments de la marine royale britannique, arrivés en toute hâte du port de Louisbourg tombé aux mains anglaises en juillet 1758. Il s'agit du *Fame* de 74 canons, du *Dorsetshire* de 70, de l'*Achilles* de 60, trois vaisseaux, et des frégates *Repulse* et *Scarborough*, de 32 et 20 canons respectivement. Après un siège d'une dizaine de jours et un combat de cinq heures, le *Machault* se saborde le 8 juillet pendant que les deux autres navires français y brûlent. Les cinq bâtiments des assiégeants reprennent alors la route de leur base nord-américaine.



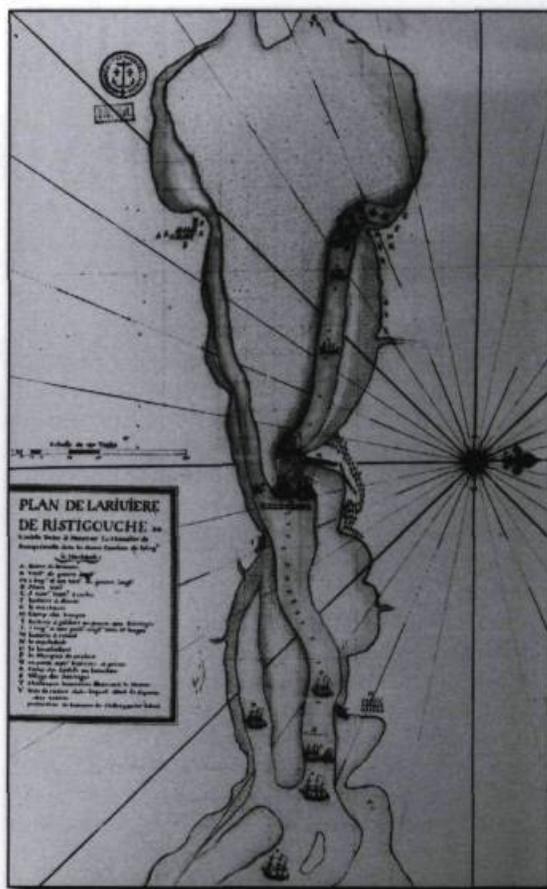
Avec ses douze canons en batterie, le grément de cette frégate, toutes voiles dehors, est sans doute similaire à celui du *Machault*. (Bibliothèque Nationale de France, Paris).

LA NOUVELLE-FRANCE : UNE COLONIE AUX ABOIS

Le 18 septembre 1759, Québec, capitale de la Nouvelle-France, capitule aux mains des Anglais. La guerre de Sept Ans, déclarée officiellement en 1756 mais enclenchée sur terre et sur mer depuis 1754, a d'abord donné quelques victoires aux Français malgré leur infériorité numérique (60 000 habitants contre 2 000 000 de colons américains). Avec la division politique des colonies américaines, il faudra attendre la prise en charge des efforts de guerre par le premier ministre William Pitt à Londres pour que le sort des armes révèle la réelle fragilité de la Nouvelle-France dispersée des côtes nord-atlantiques jusqu'au golfe du Mexique. À l'automne 1759, la colonie française est prise dans un étau entre la rivière Jacques-Cartier, à l'ouest de Québec, et les abords des Grands Lacs, en amont de Montréal. Avec une agriculture complètement désorganisée et rationnés depuis deux ans, avec des centaines d'habitations ravagées par les forces d'occupation, les Canadiens ont un pressant besoin de secours.

Pour faire face à la situation, la colonie adresse deux demandes de secours à la France. La première est formulée le 26 octobre 1759 par Joseph Cadet, munitionnaire des troupes, qui l'adresse à son correspondant bordelais, Pierre Desclaux. Cadet commande uniquement des vivres, et les quantités demandées sont impressionnantes. Cadet réclame des farines, des salaisons, des légumes, des produits d'assaisonnement, du beurre et des boissons. Les farines représentent un encombrement de 6 250 tonneaux, soit un peu plus que tous les barils de farine expédiés au Canada, en 1758 et 1759, alors que le fleuve Saint-Laurent était encore sous contrôle français. L'encombrement total, si Desclaux expédie tous les vivres demandés, sera de 10 840 tonneaux. Le tonnage moyen des navires expédiés vers le Canada, de 1755 à 1760, est de 220 tonneaux; il

■
Emplanture du mât principal
du *Machault*, avec vaigres,
varangues et carlingue, telle
que retirée de la Ristigouche.
(Parcs Canada, Ottawa).



Plan de la rivière Ristigouche en 1760 indiquant les combats du *Machault* et les activités du siège. (Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa).

faut donc environ 50 bâtiments pour remplir la commande de Cadet. En 1759, le Canada n'a reçu qu'une vingtaine de voiliers, chargés de 6 000 tonneaux de marchandises. Ces cargaisons représentent 80 jours d'approvisionnement. Compte tenu des circonstances, la demande de Cadet, en octobre 1759, est fort imposante, mais ne comble les besoins canadiens que très provisoirement.

Les autorités politico-militaires, représentées par Vaudreuil et Lévis, font également parvenir des demandes à la métropole. Elles exigent une flotte pouvant transporter 4 000 hommes de troupe, des milliers de quarts de farine et de lard, 24 canons, des marchandises de traite et de l'habillement pour les soldats. Cette flotte nécessite une escorte de cinq à six vaisseaux de guerre. Les vivres demandés s'apparentent en quantité et nature à la commande de Cadet. Les 4 000 hommes de troupes réclamés représentent huit bataillons, soit le total de ceux passés au Québec en 1755, 1756 et 1757. Demander une escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre, après une toute récente et cruelle défaite d'une importante flotte française sur les côtes de Bretagne, et alors que seulement deux frégates sont venues au Canada en 1759, c'est beaucoup exiger. Les autorités métropolitaines sursautent devant les demandes canadiennes qu'elles évaluent à huit millions. C'est à peine 130 livres tournois par habitant, mais en

décembre 1759, le ministre Nicolas-René Berryer n'obtient que 30 millions pour tous les services de la marine. Louis XV répond aux demandes, en 1760, avec l'expédition depuis Bordeaux de cinq navires de commerce, convoyés par une frégate marchande, le *Machault*.

LE SIÈGE ET LA BATAILLE DE RISTIGOUCHE : STRATÉGIE ET TACTIQUE

À onze heures, le mardi 8 juillet 1760, le *Machault* se saborde dans l'estuaire de la Ristigouche au fond de la baie des Chaleurs. Depuis les 7 heures, deux frégates de la marine royale anglaise de 32 et de 20 canons respectivement ainsi qu'une goélette de quatre canons le soumettent à une violente canonnade. À dix heures, le commandant du *Machault*, François Chénard de La Giraudais, amène ses couleurs. À court de munitions, pris dans une impasse et incapable de tout mouvement tactique, il fait sauter son bâtiment au lieu de le livrer à l'ennemi. Une heure plus tard, le *Bienfaisant* suit son exemple. Le *Marquis de Malauze*, chargé de prisonniers anglais qui refusent de descendre à terre, est plutôt abandonné à son sort. Libérés en fin de journée par des compatriotes, les prisonniers rejoignent les vaisseaux anglais pendant que le *Marquis de Malauze* brûle. C'est avec ces explosions que prend fin le dernier engagement naval à se dérouler dans les eaux nord-américaines avant la capitulation de la Nouvelle-France à Montréal, le 8 septembre 1760.

L'ARRIVÉE DES BELLIGÉRANTS

En s'avançant dans la baie des Chaleurs vers le 20 mai, les bâtiments français rencontrent environ un millier d'Acadiens cachés dans les bois depuis 1758 et affamés pour la plupart. Les trois voiliers de Bordeaux sont rejoints ou précédés dans la baie par plusieurs bâtiments acadiens de pêche et de cabotage, de types brigantin, goélette et bateau. Les équipages, installés provisoirement sur les rives de la Ristigouche pour refaire leurs forces, passent les mois de mai et juin à explorer les côtes, à faire des relevés hydrographiques et à pourchasser les petits bâtiments anglais. Informés de la présence française dans la baie des Chaleurs, les Anglais s'y amènent à la fin juin avec des bâtiments qui disposent de 256 canons environ et que manœuvrent 1 850 hommes. À la puissance de feu anglaise, les Français peuvent opposer les 26 canons du *Machault*, les 16 du *Bienfaisant* et les 12 du *Marquis de Malauze*. À son départ de Bordeaux, le *Machault* est armé de vingt canons de douze livres et de six pièces de six livres. Deux cents soldats et environ 250 matelots assurent la défense de ces bâtiments commerciaux. Le corps expéditionnaire français compte aussi sur 300 Acadiens et quelque 250 Micmacs, en état de porter les armes. Après un premier accrochage le 22 juin qui permet aux Anglais de s'emparer d'une goélette acadienne, les hostilités reprennent le 28 juin par un échange



de coups de canon entre le *Fame* et une batterie côtière. Érigée sur la rive nord de la baie des Chaleurs, cette batterie est forte de six canons provenant du *Machault*. Elle est protégée par une ligne formée de cinq petits voiliers coulés un peu en aval afin d'empêcher l'avance de l'ennemi.

Alors que les bâtiments français possèdent un tirant d'eau leur permettant de se déplacer assez facilement dans la baie des Chaleurs, les trois vaisseaux anglais ne peuvent en faire autant. À la suite de difficultés de navigation, l'*Achilles* de 60 canons et le *Dorsetshire* de 70 ne prennent aucune part directe aux hostilités qui éclatent peu après leur arrivée dans la baie. Ils stationnent à Pointe Goacha (Miguasha). Cette non-participation élimine par conséquent 130 canons et environ 700 hommes; les deux voiliers continuent cependant de bloquer la sortie de la baie des Chaleurs. Tout en étudiant les routes possibles et en repérant les fonds sous-marins, les forces françaises placent également des détachements de soldats sur la côte pour surveiller et gêner l'avance anglaise. Leurs connaissances géographiques et hydrographiques de la baie des Chaleurs représentent pour les Français autant d'avantages tactiques en leur faveur.

La canonnade du *Fame* contre la batterie de Pointe-à-la-Garde (Escuminac) se poursuit jusqu'au 3 juillet pendant que le *Repulse* et le *Scarborough* en compagnie d'une goélette essaient de trouver un chenal pour tenter de rejoindre les bâtiments français ancrés en amont. Après avoir réduit au silence le dernier canon de la batterie, les Anglais y envoient un détachement afin de brûler les habitations que les Acadiens ont érigées à cet endroit et abandonnées pendant l'attaque du *Fame*. Le 5 juillet, les deux frégates anglaises et la goélette se fraient un chemin à travers les épaves pour se retrouver devant deux autres

Modèle du *Machault* : restitution moderne basée sur les données historiques et archéologiques. (Parcs Canada, Ristigouche).

batteries construites sur chacune des rives de la Ristigouche. Il s'agit des batteries Gilbert, constituée de trois canons de quatre livres (à Campbellton) et Reboul, trois canons de douze et deux de six livres, (à Pointe-à-la-Croix); deux officiers du *Machault* les commandent. Un nouvel obstacle, formé de cinq bâtiments coulés sur les ordres de La Giraudais, empêche d'atteindre les trois bâtiments français immobilisés derrière.

Les Anglais attaquent d'abord la batterie sise sur la rive sud, mais devant la résistance française et les difficultés de navigation, ils ne la réduisent au silence que le 7 juillet au soir. Le lendemain, à l'aube, les trois bâtiments anglais réussissent à se glisser parmi les épaves et se retrouvent à une demi-portée de canon du *Machault*. Jusqu'alors, la participation du *Machault* et de son commandant aux hostilités s'est limitée à placer des canons en batterie sur la côte et à protéger le retrait tactique des deux navires marchands dans l'estuaire de la rivière Ristigouche. Tout l'espoir des Français est que les Anglais ne sachent les y rejoindre. Le 8 au matin, enfermé dans une impasse à 300 mètres des forces adverses, le *Machault* doit combattre ou se rendre. Appuyé par la batterie de la rive nord, il lutte. Au moment de l'engagement, il n'y a que quatorze canons montés sur le *Machault* dont trois côté tribord. L'attaque, dirigée par le *Repulse*, se fait sur bâbord.

PRIS AU PIÈGE

Le lecteur s'étonne peut-être que les Français, disposant au point de départ de certains avantages tactiques, s'enferment dans un piège sans issue. On peut également reprocher aux Français de ne pas profiter de certaines circons-

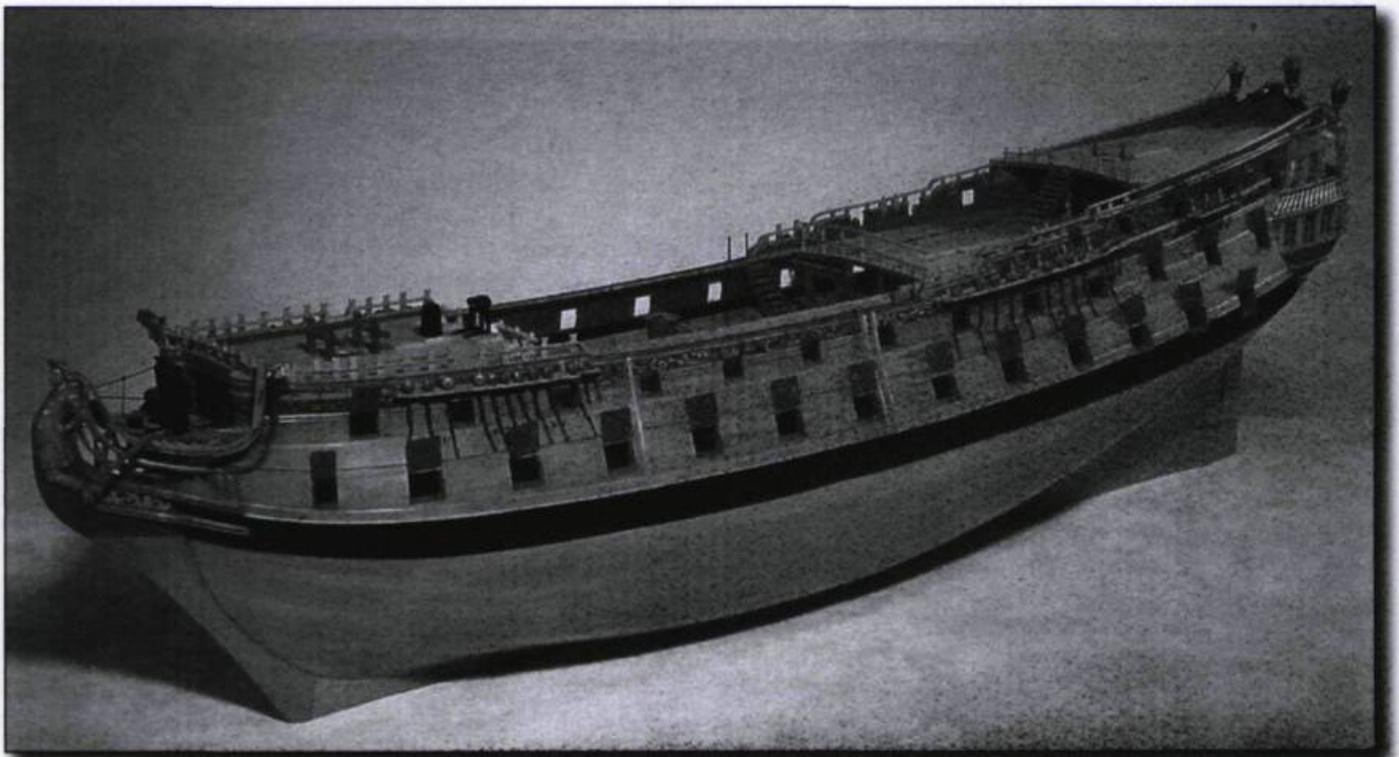
tances, comme un échouement momentané du *Fame* le 25 juin, pour tenter une attaque, d'opter toujours pour la défensive. Il faut reconnaître cependant que certains avantages tactiques attribués aux Français sont peut-être plus théoriques que réels. Au moment de son échouement, le *Fame* devient sans doute incapable de tout mouvement, mais cette immobilisation ne réduit pas ses canons au silence. Si les Français avec des bâtiments plus mobiles tentent un abordage, ils peuvent recevoir toute la bordée de ce vaisseau. Et d'ailleurs, du haut de ce deux-ponts, les soldats anglais peuvent facilement balayer les ponts des goélettes et brigantins acadiens de leur tir. La puissance de feu du *Fame* rend assez aléatoires les chances de réussite d'un abordage.

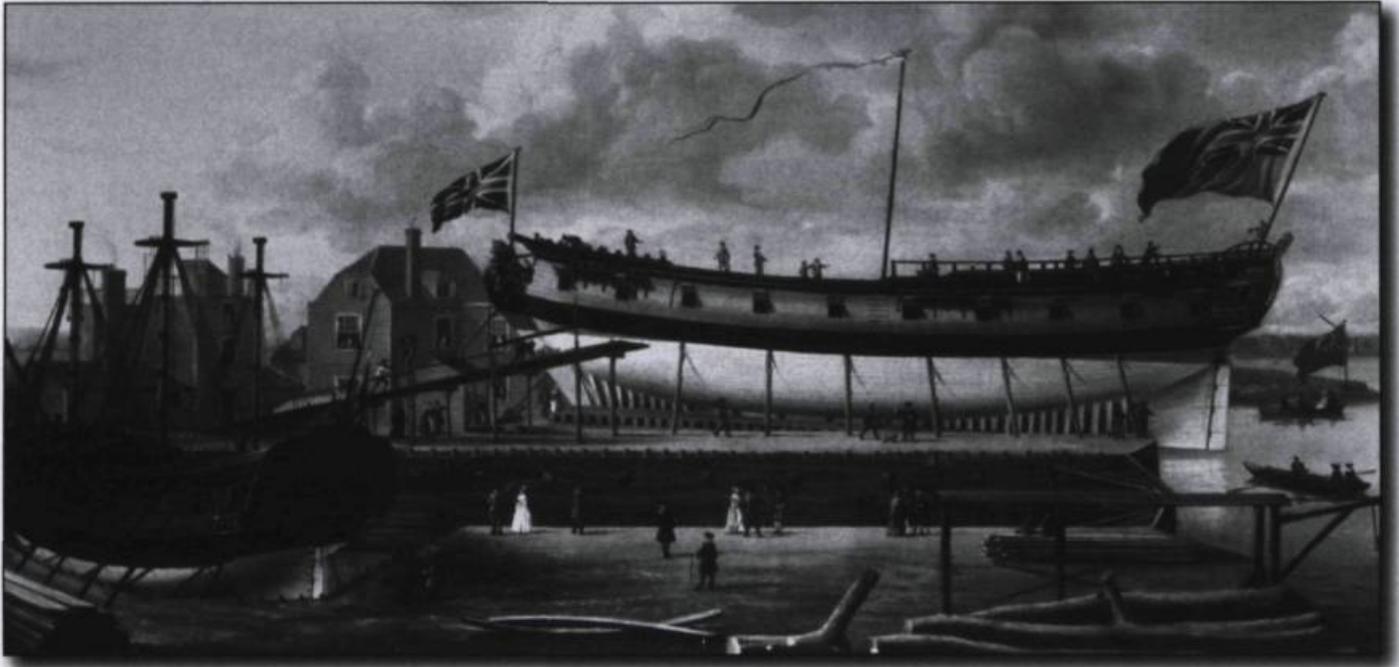
Les connaissances hydrographiques des Français, tout comme le faible tirant d'eau de leurs voiliers, facilitent sans doute leurs déplacements, mais dans une seule direction, vers l'intérieur de la baie des Chaleurs. En se repliant, les Français peuvent toujours espérer ne pas être rejoints; tôt ou tard cependant, le piège se referme sur eux. Les Français disposent également de pieds à terre sur la côte, mais les batteries qu'ils y installent ne comptent jamais plus de six canons. C'est peu pour faire face au feu d'un vaisseau de 74 canons. La mobilité terrestre des troupes françaises est également, compte tenu du terrain et de la forêt en Gaspésie, assez limitée.

FORCES ET FAIBLESSES

Même en éliminant les canons de l'*Achilles* et du *Dorsetshire*, l'artillerie anglaise demeure nettement supérieure. Elle est toujours numé-

■
Modèle du *Achilles* de 60 canons, vaisseau présent à Ristigouche, daté de 1757. (Science Museum, Londres).





riquement le double de la française et le calibre de ses canons l'avantage encore plus. Les bâtiments français comptent beaucoup moins de pièces d'artillerie que les voiliers anglais et, de plus, le calibre de leurs canons sont en général moindre. La portée des canons français, tout comme leur efficacité au point d'impact, sont évidemment inférieures. En plus des canons du *Repulse* au calibre de 12 livres, le *Fame* porte des canons de 32 et de 18 livres. Le canon français de 36 livres a une portée de 526 mètres, celui de 12 livres, 270 mètres. Face à la supériorité anglaise en voiliers, hommes et artillerie, les Français n'ont guère d'autres choix que la retraite en rivière tant que leurs voiliers peuvent s'y frayer un chemin.

Numériquement, et abstraction faite des équipages du *Dorsetshire* et de l'*Achilles*, les forces françaises et anglaises s'équilibrent sans doute. Les états physique et mental des deux troupes sont certainement moins bien partagés. Alors que les soldats et marins anglais sortent du port de Louisbourg le 18 juin, à l'annonce de l'arrivée de Français dans la baie des Chaleurs, ces derniers ont quitté Bordeaux le 10 avril. Après huit semaines de traversée, à l'étrémité sur des navires de 350 et 500 tonneaux, ils atteignent la baie des Chaleurs. Un millier de réfugiés acadiens, qui ont souffert de la faim tout l'hiver et qui exigent peut-être plus de soins qu'ils ne peuvent donner de soutien, sont là pour les accueillir. Après une installation sans doute pénible, et devant lutter contre les insectes tout au long du mois de juin, la force française n'est certainement pas très reposée à l'arrivée des Anglais. C'est d'ailleurs par une température particulièrement maussade, dont témoignent les journaux de bord anglais, qu'assiégés et assiégeants se font face du 25 juin au 8 juillet.

Les Français occupent une bonne position défensive, mais ils ne possèdent pas l'armement et les munitions pour l'assurer. À Ristigouche, les forces françaises retraitent en rivière tant que leurs voiliers peuvent s'y frayer un chemin. Prises au piège, elles offrent une résistance héroïque à des forces supérieures. Le refus de La Giraudais de passer à l'offensive n'est pas attribuable à un quelconque esprit défaitiste. Le combat du 8 juillet au matin démontre tout le contraire. Le choix d'une attitude défensive s'inscrit plutôt dans le prolongement d'une politique de replis tactiques observés par la marine française depuis le début de la guerre de Sept Ans. Toutes les instructions données aux commandants de vaisseaux français contiennent régulièrement la recommandation d'éviter les rencontres avec les bâtiments anglais et de ne combattre que pour sauver l'honneur. À Ristigouche, il faut sauver l'honneur, oublier les mouvements tactiques. Et le 8 juillet 1760 alors que sombre le *Machault*, à 400 km de Ristigouche, James Murray s'embarque à Québec, avec 4 000 hommes de troupe sur 52 bâtiments, en direction de Montréal. Le 8 septembre et la capitulation de la Nouvelle-France ne sont plus loin. ♦

Pour en savoir plus :

Gilles Proulx. *Combattre à Ristigouche : hommes et navires de 1760 dans la baie des Chaleurs*. Ottawa, Parcs Canada, 1999, 151 p.

Gilles Proulx est historien retraité de Parcs Canada et auteur d'un DVD (2008) de documents manuscrits sur l'histoire de Montréal au XVII^e siècle.

■ Petit vaisseau de vingt canons en chantier naval, 1758. Le *Scarborough* de vingt canons à Ristigouche lui ressemble sans doute beaucoup. (National Maritime Museum, Londres).